

l'autel de la cupidité et de l'ambition. Tous deux vous avez eu hâte d'unir deux personnes qui ne sympathiseraient jamais. Mère ! je n'aime pas la femme que vous m'avez donnée, et elle ne m'aime pas davantage. A qui la faute si nous n'avons à attendre qu'une vie misérable, et une fin digne de cette vie ?

La baronne s'était laissé retomber dans son fauteuil, sa langue était en quelque sorte paralysée. Le fils était appuyé contre la cheminée, la tête reposant dans la paume de la main. Sa colère avait fait place à une tristesse profonde : des larmes roulaient le long de ses joues.

—Mère, reprit-il, il n'y a qu'une femme au monde que j'aie sincèrement aimée : c'est Graziella. Elle seule était capable de me rendre heureux en ce monde. Pendant longtemps je l'ai oubliée ; mais toujours, — toujours la blessure de mon cœur se rouvre. Il est donc bien vrai que celui qui a une fois aimé, porte toujours une plaie ouverte en soi... La baronne fit un effort pour répondre :

—Graziella n'était pas une femme de votre rang, Paal. Ne me parlez plus de cela, si vous ne voulez me faire mourir de chagrin ! Ne sommes-nous pas déjà assez malheureux d'être trompés dans nos belles espérances ? J'avais compté aller à la Cour, et je m'en vois plus loin que jamais ; j'espérais être nommée Dame de Palais, honneur qui me revient plus qu'à toute autre, et je me vois repoussée...

—Toujours vos rêves ambitieux, jamais une pensée pour l'avenir moral de votre enfant. Je voulais épouser Graziella, vous m'avez forcé à en prendre une autre, parce vous pensiez, malheureuse mère, que, de cette union rejaillirait un plus grand lustre sur vous !

—Épargnez-moi vos sottes rêveries, ne me rappelez plus rien de tout cela. Vous n'êtes encore qu'un enfant, auquel il faut à chaque heure du jour un jouet nouveau, et le nouveau a toujours des attraits irrésistibles. D'abord, c'était Graziella qu'il vous fallait ; puis, vous l'avez repoussée ; ensuite, vous ne vouliez plus entendre parler que de Félicité ; aujourd'hui, vous en

voilà déjà fatigué ; il vous en faudrait une troisième, que vous laisseriez demain pour une quatrième, et ainsi de suite. Aujourd'hui blanc, demain noir.

En cela, madame de Mirville ne disait que la vérité ; mais à qui s'en prendre, si les velléités inconstantes de Paul l'emportaient chez lui sur les meilleurs et les plus nobles sentiments ? Assurément à l'éducation qu'il avait reçue, enfant ; à la liberté dégénérée en licence qu'on lui avait accordée plus tard. Les bons sentiments n'avaient jamais été développés, les mauvais, jamais réprimés en lui.

Pendant qu'avait lieu le pénible entretien que nous avons rapporté, entre le comte et la baronne, puis entre celle-ci et son fils, la jeune femme de Paul avait continué à s'amuser à regarder son épagneul mettre en pièce les plus belles fleurs, jusqu'au moment où le comte son père entra dans le salon où elle se trouvait, et l'interrompit dans ce *cher* amusement.

—Félicité ! dit-il.

—Père ! répondit la jeune étourdie. Dieu ! que vous êtes pâle ! et tout en riant, elle ajouta aussitôt : Comment trouvez-vous ce vilain épagneul, père, qui a fait tout le dégât que vous voyez dans la jardinière de la baronne ? — Et elle éclata de rire.

—Cessez de rire, Félicité ! Venez, suivez-moi dans votre chambre ; il faut que je vous parle, avant de quitter cette maison. — Et, comme une vraie enfant gâtée, elle se pendit au bras de son père, pour se diriger avec lui vers sa chambre.

Lorsqu'elle vit le comte fermer la porte avec soin, après s'être assuré qu'il n'y avait personne aux alentours qui pût entendre leur conversation, l'envie de rire de Félicité la quitta un instant. Elle se prit au contraire à trembler à la vue de l'inquiétude du comte, et lui demanda en frissonnant :

—Qu'est-il donc arrivé ?

Le comte se laissa tomber sur un canapé, et se prit la tête dans les deux mains, en donnant des signes du plus violent désespoir.

—Mais, encore une fois, père, que vous est-il donc arrivé ? répéta Félicité avec une vive curiosité. Puis, prenant une part réelle

au chagrin paternel, elle jeta ses deux bras au cou du comte et baisa son front ridé.

—Vous êtes une bonne enfant ! dit le comte. Je puis vous confier ma peine ! peut-être pouvez-vous me venir en aide.

—Parlez, père, parlez !

—Félicité, vous le savez, nous ne sommes guère si riches qu'on le croit, et il est grand temps de trouver un expédient pour boucher de nombreux trous que nos grandes réceptions ont fait à notre avoir. J'avais fondé mon espoir sur votre beauté, chère enfant, que toute la noblesse de la ville ne savait trop vanter : je comptais sur un brillant mariage..... Ah ! nous avons été bien trompés dans nos calculs, quant au baron Paul.

—Trompés ?

—Oui, Félicité, la baronne ne possède nullement cette énorme fortune mobilière, dont on m'avait parlé en confidence. Je viens de lui demander une certaine somme pour me tirer d'embarras pendant quelques jours, et d'un mot à un autre, l'affreuse vérité s'est montrée à mes yeux dans tout son jour. Oui, je suis trompé ! s'écria le comte avec l'accent d'un véritable désespoir : je suis volé.....

La jeune femme retenait son haleine.

—Si j'avais été plus circonspect, reprit le père *calculateur*, vous auriez fait un mariage qui nous eût rendus immensément riches. Quels superbes partis ne vous a-t-on pas proposés !..... Félicité, s'écria le comte avec violence, en se levant subitement, *il me faut de l'argent !*

—De l'argent ! Ciel ! je ne possède rien.

—Mais la baronne en a toujours assez pour pouvoir me venir en aide. Allez auprès d'elle, demandez-lui ce qu'elle m'a refusé avec tant d'opiniâtreté ; vous devez avoir au moins quelque influence sur elle.

—Vous vous trompez, père.

—Comment, je me trompe ?...

Les larmes vinrent aux yeux de la jeune femme, dont la gaieté avait bel et bien disparu pour faire place à un véritable chagrin.

—Oh ! s'écria-t-elle, l'angoisse peinte sur le visage ; oh ! père, rendez-moi ma liberté ! Je n'aime pas l'homme auquel je suis liée.